



## Critique

Roberto Bolaño : un enfer à ciel ouvert

LE MONDE DES LIVRES | 27.03.08 | 11h54 • Mis à jour le 27.03.08 | 11h54

Un livre aux pages folles, giflées par le vent du désert et une mélancolie furieuse : c'est l'énigmatique objet littéraire qu'a laissé l'écrivain chilien Roberto Bolaño à sa mort en 2003, après plusieurs recueils de nouvelles et de poésie, et la publication du grand roman qui l'avait fait connaître en 1998, *Les Détectives sauvages* (éd. Christian Bourgois, 2006). Faux récit d'aventures, vrai roman apocalyptique, les mille pages de *2666*, publiées en une seule édition posthume dès 2004, sont moins là pour que nous les digérons vraiment que pour elles-mêmes tout avaler et engloutir, en un monstrueux "hommage à tout ce qui existe dans le monde, et même aux choses qui ne sont pas encore arrivées". Les lire d'une traite est une épreuve ; dormir et rêver entretemps, encore plus.

Le plus effrayant n'est pas seulement le sanglant fait divers que couvre la partie centrale, soit le tiers du roman : la découverte régulière et bien réelle, depuis 1993, de centaines de cadavres de femmes, assassinées et jetées dans le désert de Sonora, à la limite du Mexique et du Texas. Toujours actif et impuni à ce jour, cet "incessant goutte-à-goutte" de meurtres près de la ville frontalière de Ciudad Juárez, devenue Santa Teresa dans le roman de Bolaño, est, c'est vrai, plus frappant encore que pourrait l'être une "vague de crimes" spectaculaire. Dans *2666*, le désert et une partie du récit deviennent une "grève sauvage" sur laquelle échoue à tout moment une nouvelle victime, une autre histoire, une énigme différente mais curieusement semblable aux précédentes. Chacune attire les enquêteurs, trafiquants, journalistes ou médiums en transe, circulant entre ces "îles de lumière" que sont les quartiers industriels de cette zone franche frontalière, avec son lot de misère, de main-d'oeuvre féminine vulnérable venue du pays entier, et de décharges à ciel ouvert.

### "POING DE FER"

"Ville complète" à la fois dynamique et pourrie, "société hors de la société", Santa Teresa et le désert qui l'entoure "comme un poing de fer" deviennent à la fois le comble du réel et de la fiction. Comble du réel, parce que *2666* fait intensément percevoir l'attraction vertigineuse de la frontière, plaie qui concentre économiquement et socialement tous les trafics, les espoirs et les rapports de forces de deux pays : autant de faits qu'avait analysés dans son enquête sur ces meurtres le journaliste mexicain Sergio González, dont Bolaño a fait l'un des personnages de son roman. Mais, en miroir, surgit le comble de la fiction : dans *2666*, la frontière et le désert deviennent aussi le royaume de l'incertain, failles spatiales et temporelles où viennent s'épanouir les fantasmes des hommes, et où pourraient cohabiter les monstres ordinaires du *Twin Peaks*, de David Lynch, avec les voix fantômes échappées du *Pedro Páramo*, de Juan Rulfo.

C'est cela, le plus inquiétant et le plus intense : tout est confusément attiré vers ce désert, du plus chevaleresque au plus grotesque des personnages de Bolaño - des personnages venus de la Vieille Europe ou bien des autres coins du Mexique et de l'Amérique. Leurs trajectoires, leurs histoires, qui croisent comme des météores toute celle du XX<sup>e</sup> siècle - ou, au contraire, s'étirent infiniment sur quelques années dans les autres parties du roman comme s'il fallait embrasser tout le temps et l'espace disponibles -, poursuivent là une quête héroïque sur le sens du monde et la valeur des signes.

Après *Les Détectives sauvages*, *2666* lance d'ailleurs à nouveau des personnages à la recherche d'un énigmatique écrivain, Benno von Archimboldi, formidable figure qui se dévoile dans la dernière et saisissante partie du roman. Mais si *Les Détectives sauvages* racontait ainsi la fin d'un siècle d'avant-gardes et de conflits, *2666*, plus radicalement, évoque la fin du temps humain tel que nous le connaissons. Apocalyptique en cela, hésitant lui-même entre la décomposition et la totalité, éternellement amoureux des hommes et des livres, ce dernier roman de Bolaño explore le monde et l'histoire, comme le chevalier Parzival qu'il évoque, "en portant sous son armure son habit de fou". Et dans la quête

impossible de totalité qu'on le voit mener, il n'a jamais été aussi près d'accomplir ce qu'écrivait ailleurs Bolaño : "On n'en finit jamais de lire, même si les livres s'achèvent, de la même manière qu'on ne finit jamais de vivre, même si la mort est un fait certain."

---

**2666** de Roberto Bolaño. Traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio. Ed. Christian Bourgois, 1 016 p., 30 €.

**Fabienne Dumontet**

Article paru dans l'édition du 28.03.08

Pour visualiser le Desk il faut avoir un navigateur qui affiche des frames. <a href="/web/page/0,15-9,1-0@45-1,0.html">Le document dans cet frame se trouve ici.</a> Pour visualiser le Desk il faut avoir un navigateur qui affiche des frames. <a href="/web/page/0,15-11,1-0@45-1,0.html">Le document dans cet frame se trouve ici.</a> .